



«Comme le ver secrète la soie, l'humanité secrète des récits.» Et les frères Grimm comptent parmi les plus grands narrateurs. Un musée leur est dédié à Dittichshuette (Allemagne). KEYSTONE

Les contes regorgent de créatures terribles, dont les enfants aiment avoir peur. Ces récits permettent de se construire face à un monde réel parfois plus dur à supporter que les monstres des fables

FAIS-MOI PEUR!

LAURA DROMPT

Monstres (V) ► Il existe autant de monstres qu'il y a d'enfants

pas depuis des siècles pour rien. Les contes ont une fonction capitale, qui va bien au-delà de l'aide

l'importance de ces récits, qui nous entraînent dans les tréfonds

Genève

Le Courrier
1211 Genève 8
022/ 809 55 66
www.lecourrier.ch

Genre de média: Médias imprimés
Type de média: Presse journ./hebd.
Tirage: 7'550
Parution: 5x/semaine



N° de thème: 377.116
N° d'abonnement: 1094772
Page: 17
Surface: 229'747 mm²

très inspirée par mes voyages. Je reviens des pays nordiques, et les trolls me sont assez sympathiques.» Elle en a bien d'autres dans sa besace: des korrigans bretons, un terrible monstre-bélier africain, ou de vieilles ogresses «qui lancent leurs seins derrière leurs épaules».

La charge émotionnelle et symbolique de ses histoires, la conteuse en a bien conscience, même si elle s'étonne toujours de leur puissance. L'imaginaire a un grand pouvoir de fascination, sur tous les publics. Alors, face à ces émotions fortes, il faut quelques garde-fous. Même si les enfants sont prêts à encaisser bien plus

que ce qu'on pourrait croire: les monstres peuvent être horribles, terrifiants, les histoires extrêmement sombres. A certaines conditions. «Bien sûr, il faut adapter l'histoire à l'âge, explique Françoise Florès. Pour les tout-petits, jusqu'à 4 ou 5 ans, les limites entre la réalité et l'imaginaire ne sont pas toujours claires. On doit les définir pour eux.» Un monstre doit être très méchant, ou devenir sympathique après un dédicé bien annoncé. Ce que les enfants comprennent mal, en revanche, ce sont les personnages ambivalents.

De la barbarie dans les jeunes têtes?

Même les plus grands se laissent parfois submerger si les frontières sont laissées floues. La conteuse se souvient d'une histoire fantastique qui a laissé un souvenir «énervant» à ses propres

Fermer la parenthèse de l'histoire, marquer le retour à la réalité, est aussi essentiel. Il n'empêchera pas les enfants de demander si «c'était vrai, ça?», mais les questionnements font partie du jeu.

Françoise Florès veille en général à ce que son histoire trouve une résolution rassurante. Et elle s'adapte à son public. «Si je vois une mine totalement défaite au deuxième rang, je ne fais pas une trop grosse voix, j'atténue certains éléments», explique-t-elle. Dans tous les cas, le plus efficace reste le refuge dans des bras protecteurs, rituel comptant autant que le récit lui-même.

L'autre grand moment de l'histoire, c'est souvent la mise à mort du «méchant». «Les enfants souhaitent qu'il tombe, qu'on le mette à terre. Plus la figure était méchante, plus ils attendent qu'elle ait mal.» Tant de barbarie tapie dans les jeunes têtes? «Ils ne voient pas la violence de la même manière que nous, précise Françoise Florès. Pour eux, si une sorcière a très mal agi, elle mérite d'être punie, ils attendent qu'on la brûle.»

C'est le plaisir de l'exécution et d'une «juste revanche», complète David Rudrauf, professeur à l'université de Genève, spécialiste en sciences cognitives et en neurosciences. «Cette valeur hédoniste est un ressort très utilisé dans les jeux vidéo: on jouit du plaisir de la destruction.» Une pulsion qu'il vaut mieux assouvir à travers la fiction que dans la réalité. Les

universitaires de Genève (HUG). «Chez les jeunes, la peur occupe une très grande place, et la fiction les aide à l'affronter.»

Le mécanisme va assez loin. «Il faut distinguer la peur de l'angoisse, un sentiment plus diffus, envahissant et immaîtrisable.» Or les récits et les contes offrent des représentations tangibles qui ont le pouvoir de transformer les angoisses en peur: «La peur met en jeu un objet, que l'on peut mettre à distance. Cela ne l'ôte pas, mais aide à la contenir. D'ailleurs, la supprimer ne serait pas souhaitable: la peur est aussi une défense. Sans elle, on ne vivrait pas longtemps», remarque le pédopsychiatre. Initialement, ce sentiment a en effet pour but de prévenir du danger.

... Tout comme la peur n'existe pas par hasard, la faculté de s'imaginer des histoires, de projeter une image de monstre, n'est pas là pour rien. «Notre esprit simule une réalité, explique le neuroscientifique David Rudrauf. La fonction de l'imaginaire est donc d'anticiper des événements qui pourraient survenir.» Le fait de se figurer une licorne ou un ogre fait appel aux mêmes mécanismes que la prévision d'un trajet ou l'émission d'une hypothèse scientifique. «Cela permet d'intégrer à l'avance des éléments de réalité potentielle.»

La fonction de la fiction

En se racontant des histoires, les humains stimulent leur imagination et leur capacité d'anticipation. David Rudrauf se demande même si ce ne serait pas là l'un des buts fondamentaux des productions culturelles. Plus tard, à travers les contes

Genève

Le Courrier
1211 Genève 8
022/ 809 55 66
www.lecourrier.ch

Genre de média: Médias imprimés
Type de média: Presse journ./hebd.
Tirage: 7'550
Parution: 5x/semaine



N° de thème: 377.116
N° d'abonnement: 1094772
Page: 17
Surface: 229'747 mm²

Des récits pour enfants qui ont connu un tournant décisif à l'heure de leur réinterprétation par Walt Disney ou Pixar (lire ci-dessous). Mais au fait, regarder le dessin animé de *Blanche-Neige* ou se faire raconter l'histoire, est-ce pareil? Françoise Florès réagit au quart de tour. Pour elle, la différence tient à la participation de l'enfant et des parents. «Les films sont parfois beaucoup plus forts dans le négatif. L'image est déjà faite, il n'est pas possible d'élaborer la méchante reine comme son esprit pourrait la supporter.» Le professeur François Ansermet abonde: «Voir ce qui fait peur en compagnie des parents permet une meilleure intégration de l'angoisse. Il peut même y avoir un plaisir de la peur, à condition que l'enfant puisse jouer un rôle actif dans l'échange.»

Des étoiles dans les yeux

Car raconter des histoires de monstres, souvent culturellement très ancrées, requiert une belle interaction entre le narrateur et son public. «Si on n'est pas à son affaire, les enfants le font sentir tout de suite», s'amuse Françoise Florès. Elle-même se plaît à encourager la participation et à s'appuyer sur un public multiculturel pour «traduire» les figures d'un

pays à l'autre, demandant à chacun, par exemple, les caractéristiques des sorcières telles que racontées par ses parents ou grands-parents.

Ces créatures et leurs légendes deviennent ainsi des «richesses transmises d'âge en âge», dont les Conteurs de Genève ont choisi d'être les passeurs. «Ce n'est pas si anodin, remarque la conteuse. Raison pour laquelle nous nous donnons de

la peine.» Mais la récompense en vaut la chandelle. Il suffit, pour s'en convaincre, d'écouter Françoise Florès évoquer les yeux brillants des enfants captivés par l'une de ses histoires. **I**

¹ Les Conteurs de Genève proposent une formation sur l'art de narrer des histoires. L'enseignement se répartit sur deux ans, et il reste quelques places pour la rentrée 2016.

Infos: [www.conteursdegeneve.ch](http://www conteursdegeneve.ch)



Françoise Florès,
conteuse,
s'étonnera
toujours de
la puissance
des contes. DR

Les contes, reflets de nos angoisses profondes

Psycho ► Mais de quoi les enfants ont-ils si peur, qui aurait poussé toute l'humanité à développer de complexes récits horribles pour exorciser ces angoisses? «Ils ont peur de la mort, du rejet, de l'isolement. De l'abandon, de l'étranger, de l'agressivité. De la disparition, que ce soit la leur ou celle de leurs proches. Et ils ont raison de se poser des questions, au vu de l'environnement immédiat dans lequel ils grandissent.» David Rudrauf, professeur associé au Centre interfacultaire en sciences affectives (CISA)

Chef du service de pédopsychiatrie aux Hôpitaux universitaires de Genève (HUG), François Ansermet dresse sensiblement la même liste de peurs enfantines. Celles-ci peuvent apparaître très tôt, dans le sillage de la peur de l'étranger, qui s'exprime autour des 8 mois, précise-t-il. Et cela même si les parents tentent de «protéger» leurs enfants, par exemple en s'interdi-

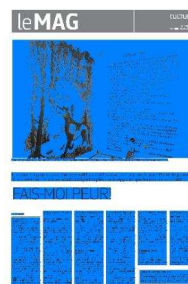
«Les enfants ont peur de la mort, du rejet, de



Genève

Le Courrier
1211 Genève 8
022/ 809 55 66
www.lecourrier.ch

Genre de média: Médias imprimés
Type de média: Presse jour./hebd.
Tirage: 7'550
Parution: 5x/semaine



N° de thème: 377.116
N° d'abonnement: 1094772
Page: 17
Surface: 229'747 mm²

éternellement les protéger.» Guerre, violence, terrorisme... Les jeunes ont conscience des temps troublés que nous traversons, même s'ils n'ont pas toutes les clés pour en décrypter l'horreur et l'absurdité.

Il ne serait donc pas irrationnel de craindre l'apparition, la nuit, d'un monstre planqué dans une armoire. «Nous sommes des machines à inférence, nous fonctionnons en permanence dans un cadre probabiliste, nous supposons», explique le neuroscientifique. Pour illustrer sa pensée, il prend l'exemple d'oiseaux volant au loin: «Vu leur mouvement, leur emplacement et mon expérience, j'imagine que ce sont des oiseaux. En réalité, je ne les distingue pas, je pourrais avoir tort.» De même, un enfant craignant l'apparition de monstres projette-t-il une pensée au biais très fort et affectivement chargée. Un parent aura beau lui expliquer que le monstre n'existe pas et l'enfant tenter de s'en convaincre, sa peur, elle, demeurera puissante et

bien réelle.

Paradoxalement, avoir peur procure parfois du plaisir. Ce ressenti explique entre autres l'immense succès des films d'horreur. Comme pour les histoires de monstres, ces récits ont l'avantage d'être mis à distance, contrôlés. «C'est une pratique ritualisée, on peut arrêter quand on veut, et le déplaisant devient ainsi source de jouissance», analyse David Rudrauf, allant jusqu'à comparer ce phénomène au plaisir recherché dans les relations sado-masochistes.

Pour expliquer ce sentiment ambigu, le pédopsychiatre François Ansermet explique que «nous sommes attirés par l'idée d'explorer nos limites. Raison pour laquelle les enfants 'jouent à se faire peur', allant parfois jusqu'à prendre des risques réels.» Chez les plus jeunes, entre 3 et 5 ans, le spécialiste observe une jubilation toute particulière devant le sentiment de peur. «C'est l'âge où ils demandent à ce qu'on leur raconte encore et encore, qu'on leur montre à nouveau les images qui les effraient le plus. Vous avez, à ce moment-là, l'attitude bien connue de l'enfant qui met la main devant les yeux, mais guigne entre ses doigts.» **LDT**

SÉRIE D'ÉTÉ: LES MONSTRES (5/7)

Il y a deux cents ans, Mary Shelley concevait son roman *Frankenstein ou le Prométhée moderne* à la Villa Diodati, à Cologny (GE). Cet anniversaire est l'occasion pour Le Mag d'interroger cet été la figure du monstre, incarnation



La fabrique des monstres

Illustration ► Son trait est reconnaissable entre tous. Le Suisse Etienne Delessert vit aujourd'hui aux Etats-Unis, dans le Connecticut. Parmi ses innombrables œuvres – dont certaines sont parues dans *Siné Hebdo* –, les livres pour enfants tiennent une place particulière. Son trait, doux et onirique, ne l'empêche pas de représenter de vrais monstres, des plus inquiétants. Comment devient-on créateur de telles figures, à mi-chemin entre le rêve et le cauchemar? Coup de fil outre-Atlantique.

«Mes livres s'adressent surtout aux 2 à 8 ans. C'est un âge que je trouve fascinant, auquel les enfants forment leur monde et se posent d'innombrables questions sur les liens avec leurs amis, leur famille ou la nature qui les entoure.» Après, déplore l'artiste, les jeunes subissent l'influence des structures d'enseignement. «Tout n'est plus permis, ce qui diminue leur liberté d'expression.»

Ce qu'il cherche avant tout? Susciter les questionnements, contrairement à la tendance actuelle. «J'observe une lente et dangereuse banalisation des sujets. Parfois, on trouve une étincelle de créativité dans une histoire, mais elle restera de l'ordre du divertissement. Si les contes de Grimm ou de Perrault se transmettent depuis des générations, c'est bien parce qu'on y trouve des histoires fortes, difficiles et sombres.»

Son discours rejoint celui du neuroscientifique David Rudrauf, ainsi que du pédopsychiatre François Ansermet, qui notent une «expurgation des contes». Et tous les trois s'en inquiètent. Car la noir-

ces histoires pour en faire du divertissement», regrette Etienne Delessert. En toute connaissance de cause, puisqu'il a travaillé longtemps sur *La Belle et la Bête*, qu'il a même illustré.

Comment construit-on un monstre, alors? Pour la fameuse Bête, le Suisse a beaucoup cherché. «Je ne voulais pas d'un lion ou d'un ours, j'ai fini par opter pour la chauve-souris, un animal assez bizarre et inquiétant.» Ce monstre-là porte même en lui une part de son créateur. L'image sur laquelle on le voit endormi est la copie d'une photo prise par l'épouse du peintre, tandis qu'il faisait la sieste. «Ce monstre, en réalité, c'est moi.»

Au-delà de l'anecdote, la construction d'une telle créature est une affaire sérieuse. «Un monstre peut être violent, casseur, faire peur, mais il ne doit pas être dévoyé. Un bon monstre n'est pas... (Etienne Delessert cherche le mot juste, hésite. On suggère 'malsain'?) Non, plutôt psychopathe. Voilà, il ne doit pas être psychopathe. Ceux-là, on les voit dans le monde réel, inutile de les inventer.»

LDT

Etienne Delessert, *Les Monstres*, Collection: Yok-Yok, 2013 (1979), Ed. Gallimard Jeunesse, 40 pp. De 3 à 6 ans.

Rita Marshall, *J'aime pas lire!*, illustré par Etienne Delessert, 2006 (1993) Ed. Gallimard Jeunesse, 32 pp. De 5 à 9 ans.

CONSEILS DE LECTURE
LES MONSTRES PRÉFÉRÉS DES
LIBRAIRES DU BOULEVARD (GE)

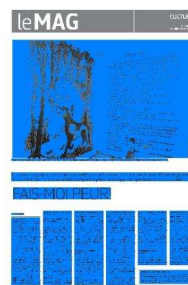
Date: 12.08.2016



Genève

Le Courrier
1211 Genève 8
022/ 809 55 66
www.lecourrier.ch

Genre de média: Médias imprimés
Type de média: Presse jour./hebd.
Tirage: 7'550
Parution: 5x/semaine



N° de thème: 377.116
N° d'abonnement: 1094772
Page: 17
Surface: 229'747 mm²

«Le monstre,
ici, c'est moi.»
Etienne
Delessert,
illustrateur de
*La Belle et la
Bête* (1984).
E. DELESSERT

